LE DEVIN DU VILLAGE,

OPERA,

PAROLES ET MUSIQUE PAR

J. J. ROUSSEAU.



Joué pour la première fois en Canada par la Société des Amateurs Canadiens le 26 Mai 1846.

QUEBEC.

IMPRIMERIE DE CHRISTOPHER FLANAGAN
No. 22, RUE LAMONTAGNE.



D

Jou

LE DEVIN
DU VILLAGE,

OPERA,

PAROLES ET MUSIQUE PAR

J. J. ROUSSEAU.

Joué pour la première fois en Canada par la Société des Amateurs Canadiens le 26 Mai 1846.

QUEBEC.

IMPRIMERIE DE CHRISTOPHER FLANAGAN,
NO. 22, RUE LAMONTAGNE.

Le Dr
paroles e
seul et m
tems où
naître, o
succès
pendant
cours d
Rousseа
tre les p
Aujo
à l'art n
l'acienn
été pou
nières l
de la
agéable
immort
dieu, d
des He
Ce
les An
leurs a
opéra,
que la
droit à
voulu
genre.
afin d
de l'a
comp
espèr
saiere
La
stacle
qu'ils

Le Devin du Village, petit opéra dont les paroles et la musique furent composées par un seul et même auteur, J. J. Rousseau, dans un tems où la musique française ne faisait que de naître, obtint dès sa première représentation un succès extraordinaire et fut joué tous les soirs pendant plus de trois mois ; Laharpe dans son cours de littérature cite encore cet ouvrage de Rousseau comme un chef-d'œuvre d'accord entre les paroles et la musique.

Aujourd'hui que les grands maîtres ont donné à l'art musical tout le brillant qui le distingue de l'acienne école, que les moyens harmoniques ont été poussés, on peut presque le dire, à leurs dernières limites, la fraîcheur, la naïveté, le naturel de la musique de Rousseau charment encore agéablement l'oreille et le cœur, même après les immortelles productions des Rossini, des Boieldieu, des Berton, des Auber, des Meyerbeer et des Herold.

Ce n'est pas sans une grande hésitation que les Amateurs Canadiens ont osé risquer devant leurs amis une étude aussi difficile que celle d'un opéra, néanmoins ils se sont enhardis à l'idée que la nouveauté de ce spectacle leur donnerait droit à cette indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir déjà leurs essais dans un autre genre. Ils ont fait choix d'une ancienne pièce afin de fournir ainsi, aux nombreux admirateurs de l'art, que l'on compte parmi nous, un terme de comparaison avec la nouvelle musique dont ils espèrent que quelque jour leurs successeurs essaieront de reproduire un des chefs-d'œuvre.

Las amateurs ont dû surmonter bien des obstacles pour compléter une pièce comme celle qu'ils offrent aujourd'hui, mais si leurs amis

veulent bien voir et applaudir uniquement dans leurs efforts le désir de procurer à la bonne société une agréable et nouvelle récréation plutôt que la prétention d'arrivèr au degré de perfection qu'on n'attend que des artistes même, ils auront atteint leur but et croiront avoir fait assez. Le seul droit qu'auront les critiques à leur égard, sera de faire mieux.

PERSONNAGES.

COLIN, villageois	MM. A. PLAMONDON,
COLETTE, villageoise,	E. LECUYER,
LE DEVIN,	J. M. HUDON.

Paysans et Jeunes Villageois.

LE DEVIN

DU VILLAGE,

OPERA.

Le Théâtre représente, d'un côté la Maison du Devin ; de l'autre, des Arbres, dans le fond, un Hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant, et s'essuyant les yeux avec son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon Serviteur ;
Colin me délaisse.
Hélas ! il a pu changer !
Je voudrais n'y plus songer :
J'y songe sans cesse.
J'ai perdu mon Serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.
Il m'aimait autrefois, et ce fut mon malheur.
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?

Elle est donc bien charmante ! Imprudente
Bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en
ce jour ?
Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur :
Colin me délaisse.

Je veux le haïr . . . je le dois . . .
Peut-être il m'aime encor . . . . pourquoi me
fuir sans cesse ?
Il me cherchait tant autrefois !

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;
Il sait tout ; il saura le sort de mon amour :
Je le vois, et je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le Devin *s'avance gravement,* Colette *compte dans sa main de la monnaie ; puis elle la plie dans un papier, et la présente au* Devin, *après avoir un peu hésité à l'aborder.*

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, et j'ai lu dans le sien,

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Hé bien !
Colin . . . . . .

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite et moins belle,
La Dame de ces lieux. . . .

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer :

Sa vanité vous a fait un outrage,
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !
Mise en riche demoiselle
Je brillerais tous les jours ;
De rubans et de dentelle
Je chargerais mes atours.
Pour l'amour de l'infidèle
J'ai refusé mon bonheur,
J'aimais mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage,
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiète ;
Il s'endort s'il est content :
La bergère un peu coquette
Rend le Berger plus constant

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne,

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connaitre ;

Mon art m'apprend qu'il va paraître,
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin, et ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la dame du lieu les airs et les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR et vos leçons m'ont enfin rendu sage ;
Je préfère Colette à des biens superflus :
Je sus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrais-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin il n'est plus temps, et Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô ciel ? Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune et jolie ;
Manquerait-elle à se venger ?

COLIN.

Non, Colette n'est point trompeuse ;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'amoureuse
D'un autre berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un berger qu'elle préfère à toi,
C'est un beau monsieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurais douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les dames de cour !
Aurais-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune et l'amour.
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grâce, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire et un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes paysans qui venaient le consulter laissent tomber leurs

présens, et se sauvent effrayés en voyant ses contorsions.

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre.
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'apaiser pourrai-je parvenir ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle et tendre
On à droit de tout obtenir.
(*à part*). Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

Je vais revoir ma charmante maîtresse.
Adieux châteaux, grandeurs richesses,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.
Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur, ma bergère,
Colin ta rendu le sien.
Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes seules grandeurs ;
Ma parure est ma Colette,
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de seigneurs d'importance
Voudraient bien avec sa foi !
Malgré toute leur puissance.
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*

COLIN, *à part.*

Je l'aperçois .... Je tremble en m'offrant à sa vue ....
Sauvons-nous ... Je la perds si je fuis ...

COLETTE, *à part.*

Il me voit .... Que je suis émue !
Le cœur me bat ....

COLIN.

Je ne sais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.
(*à Colette d'un ton radouci, et d'un air moitié riant, moitié embarrassé*).
Ma Colette .... êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder,

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimait : Colin m'était fidèle :
Je vous regarde, et ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé ; mon erreur trop cruelle.

Venait d'un sort jeté par quelque esprit malin :
Le devin l'a détruit ; je suis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

CCLETTE.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.
Le devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant . . . .

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie

Votre infidélité . . . .

COLETTE.

Vos soins sont superflus ;

Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;
Non, consulte mieux ton cœur :
Toi même en m'ôtant la vie,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

(*à part*). Hélas ! (*à Colin*). Non ! vous m'avez trahie,
Vos soins sont superflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait ; vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin, qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort comblait mes désirs.

COLIN.

Quand je plaisais à ma bergère,
Je vivais dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise.
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Serait-il un autre bien ?
(d'un ton pénétré)
Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage :

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oublira, s'il est possible,
Que tu lui fus { cher / chère. } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts,
J'eusse encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

COLETTE.

Quoiqu'un seigaour, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour;

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah ! berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi ?

Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fart riche qu'il a reçu de la dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle était parée, et qu'il reçoit avec transport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage. }
{ Mon / Son } cœur et { ma / sa } foi
Qu'un doux mariage
M'unisse avec toi.
Aimons toujours sans partage ;
Que l'amour soit notre loi.
A jamais, etc.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

Je vous ai délivrés d'nn cruel maléfice :
Vous vous aimcz encor malgré les envieux.

COLIN.

(ils offrent chacun un présent au Devin)
Quel don pourrait jamais payer un tel service ?

LE DEVIN, *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez, jeunes garçons ; venez, aimables filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez, galans bergers ; venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.

SCENE VIII, *et dernière.*

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons et filles du village.

CHŒUR.

COLIN revient à sa bergère ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramène un amant volage,
Et le rend heureux et constant.
(on danse).

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obscure
Toujours soucis nouveaux,
Vent, soleil, ou froidure,
Toujours peine et travaux.

Colette, ma bergère,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans sa chaumière
N'a rien à regretter
Des champs, de la prairi
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.
(on danse).

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici :
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.
(Il tire une chanson de sa poche).

I.

L'art à l'amour est favorable,
Et sans art l'amour sait charmer ;
A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN *avec le chœur répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend
C'est un enfant, c'est un enfant.
(regardant la chanson).

Elle a d'autres couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons : nous chanterons aussi.
(elle prend la chanson).

II.

Ici de la simple nature,
L'amour suit la naïveté ;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu ;
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.
(à la fin de chaque couplet, le chœur répète toujour ce vers) :
C'est un enfant, c'est un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'amour, selon sa fantaisie,
Ordonne et dispose de nous
Ce dieu permet la jalousie,
Et ce dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, etc.

V.

COLIN.

A voltiger de Belle en Belle,
On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un Berger trop fidèle
Est moins aimé qu'un inconstant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

VI.

COLETTE.

A son caprice on est en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les . . . par les. . . .

COLIN, *lui aidant à lire*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

On l'affaiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

(*On danse.*)

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante ;
Sans cesse il rit, toujours je chante :
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand ou sait bien aimer, que la vie est charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule & serpente.

Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante! (*On danse.*)

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux :
Animez-vous, jeunes fillettes.
Allons danser sous les ormeaux :
Galans, prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOIS *répètent ces quatrevers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Dansons avec nos amoureux
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOIS.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
Toujours contens,
Toujours chantans ;
Beauté sans fard,
Plaisir sans art ;
Tous leurs concerts valent-ils nos musettes ?
Allons danser sous les ormeaux, etc.

LES VILLAGEOIS.

Allons danser sous les ormeaux, etc.

Fin du Devin du Village.

est

ers.

ats ?

s ?

